

PREMIERE NOUVELLE

# Léo

---

**Isabelle leger**  
**Septembre 2017**



A Guillaume mon tendre époux,  
A mes enfants chéris,  
A tous ceux qui ont cru en moi  
Et que j'aime de tout mon cœur !

La porte se referme sur Lucie.  
Me voilà seul, une fois encore. Libre  
et prisonnier de cette maison dont  
je suis le Gardien.  
Je reste un instant à fixer cette  
porte en me demandant combien  
de temps elle resterait close. À  
l'affût du moindre bruit qui  
pourrait annoncer qu'elle revient...  
qu'elle a oublié quelque chose ou  
mieux, qu'elle n'est pas totalement  
partie et qu'elle ne veut plus me  
quitter.  
J'attends ce qu'il n'y a plus à  
attendre, il faut une fois de plus me  
rendre à l'évidence : la maison est  
mienne, seulement mienne.

Alors, comme pour mieux m'en persuader, je déambule dans chaque pièce en me laissant guider par son parfum. Je cherche du regard les endroits où notre tendre complicité m'était si délicieuse. Tout me paraît si froid maintenant. L'air que je respire, chaque pas que je fais me semblent si lourds qu'il me faut retrouver maintenant le lieu qui saura me consoler et me faire patienter.

Me voilà revenu dans la salle à manger. Dans quelques heures la nuit tombera.

Peu m'importe, maintenant le jour ou la nuit n'ont plus d'importance. Tout semble figé, sans vie. La grande table recouverte d'une lourde nappe m'invite aux souvenirs de repas joyeux et festifs. Comme j'aimais prendre place sur

une de ces chaises autour de la table ! Entendre ces voix, ces doux bruits de couverts, d'assiettes... et ces parfums délicieux de bonne cuisine.

Je frôle en passant chacune de ces chaises. Les voilà toutes bien rangées sous la table. Pas une ne m'invite à m'y installer. Tant pis, tant mieux... j'ai besoin de plus confortable à ce moment précis.

Le jour avance, quelques rayons de soleil parviennent encore à passer par la fenêtre et à éclairer le vieux fauteuil de velours rouge. Voilà celui qui saura un moment m'accueillir, me porter, me transporter. Je suis si fatigué et douloureux de solitude.

Je m'y installe confortablement, laissant chaque muscle de mon

corps se détendre peu à peu. Tout est tellement silencieux autour de moi. Il m'arrive pourtant d'aimer le silence, mais pas celui là. Il me dit qu'elle est partie encore une fois. Et que je suis seul dans cette grande maison, et pourtant...

La solitude est un sentiment bien étrange. Je ne l'aime pas beaucoup et cela depuis mon plus jeune âge. Je la trompe et elle me trompe, c'est un jeu entre nous.

Me voilà engourdi, bien calé dans mon grand fauteuil. Tout replié sur moi-même. Une douce torpeur m'envahit doucement. Je n'ai rien d'autre à faire, alors je ferme les yeux et me laisse glisser vers ailleurs.

A moins que ce ne soit cet ailleurs qui glisse vers moi. Qui m'entraîne inexorablement là où tout est différent.

Il n'aura fallu qu'une fraction de seconde pour passer de *l'autre coté*.

Exactement là où tout est autre.

Je me tiens droit, solide et élancé. Le fauteuil que j'occupe est plus

rouge que jamais. Les tableaux de la salle à manger semblent me dire que la vie est là, tellement ce qu'ils représentent semble réel.

J'avance de quelques pas comme pour prendre possession de ce nouvel espace qui est mien, mais déjà je l'entends qui arrive dans le couloir devant moi. Oui, c'est bien Jeanne. Ma Jeanne... nous gardons cette demeure ensemble.

Il me semble que cela fait des siècles que nous ne nous sommes pas vus. Comme elle est belle dans sa petite robe bleue et son tablier noir ! Son chignon est parfait, laissant pourtant tomber quelques petites mèches poivre et sel le long de son visage d'ange. Elle vient vers moi, souriante, et je sais

qu'elle est ravie de me retrouver elle aussi.

Sans prononcer un mot, elle passe près de moi ; on dirait qu'elle danse tellement elle est gracieuse malgré le poids des années. Comme à son habitude, elle va chercher le balai posé à l'angle de la pièce et se met à le passer. Ses gestes sont si légers, on dirait qu'elle vole au dessus du sol. Son rituel est toujours le même : chasser et encore chasser tout ce qui n'a pas lieu d'être dans cette maison. Toute onde négative et néfaste, tout ce qui pourrait se mettre en travers de l'harmonie des lieux.

Et moi je ne peux quitter des yeux cette douce chorégraphie qui remplit tout l'espace.

Alors elle se met à chanter le plus doux des airs que j'ai pu entendre :  
« J'ai descendu dans mon jardin  
j'ai descendu dans mon jardin  
pour y cueillir du romarin  
gentil coquelicot mesdames  
gentil coquelicot messieurs »

Les mots résonnent dans toute la pièce. Il me semble que mille violons les accompagnent. Moi je reste là à la regarder. Maintenant je ne suis plus seul. Il me semble que la vie reprend des couleurs, toutes ses couleurs ! Jeanne est là pour moi, seulement pour moi. La solitude n'est plus. Elle n'a même plus raison d'être. Nous voilà tous les deux, Gardiens de cette grande maison.

Alors Jeanne pose le balai, à sa place... dans le coin. Tout près du

poêle à bois. Pour pouvoir le retrouver une prochaine fois.

Elle se dirige vers la cuisine, à petits pas légers, et d'un geste assuré remplit la bouilloire d'eau pour la mettre à chauffer. Elle va se préparer du thé.

La théière bleue l'attend, posée sagement sur l'étagère.

Je sais que très bientôt elle m'invitera à la rejoindre à table et à prendre place sur une chaise tout près d'elle.

Cela me met en joie parce que je sais qu'à partir de ce moment exact elle me racontera une fois encore son histoire. Celle qui fera de moi ce que je suis et ce que je serai à jamais : le lien entre la maison et elle.

Elle ne peut revenir réveiller ses murs qu'au travers de moi. Je suis en quelque sorte « le passeur ».  
Elle n'existerait plus sans ma présence ici.

*Jeanne est née dans cette maison. Elle ne l'a jamais réellement quittée et qui sait si un jour elle le pourra.*

*Sa naissance l'a laissée orpheline de mère et elle a grandi aux côtés d'un père aimant dont le travail de forgeron et maréchal ferrant occupait pourtant le plus clair de son temps.*

*Très vite, Jeanne fut fascinée par le feu. Longtemps il lui fut pourtant interdit de s'approcher de la grande forge, mais elle se souvenait de longs moments où elle restait le nez collé à la fenêtre de l'atelier pour observer la danse rougeoyante des*

*flammes et les étincelles qui semblaient s'échapper comme autant de petites étoiles passant du visible à l'invisible. Le souffle qui s'échappait alors de sa bouche contre la vitre dessinait de jolis dessins sur le verre, comme pour mieux appeler les flammes à la regarder.*

*Son père, tel un combattant, tentait de dompter encore et encore ce feu qui tantôt grondait, tantôt ronronnait.*

*Jeanne imaginait alors un langage qu'elle seule pouvait comprendre, qui ne s'adressait qu'à elle. Quel magnifique pouvoir elle avait là ! Tant que ce feu brûlerait, elle serait vivante.*

*Alors pour en profiter toujours un peu plus, elle proposa très vite à son*

*père de le seconder dans son travail. Le soir, elle aimait rester à respirer l'odeur du fer rougi que l'eau avait refroidi très vite.... Mais l'empreinte restait malgré tout, aérienne et délicieuse.*

*Elle guettait jusqu'à la dernière braise du foyer... et aimait ranimer ces quelques petits bouts de charbon en maniant le soufflet avec précision. Elle avait le sentiment de redonner vie à chaque souffle d'air. C'est comme si sa propre respiration, exactement en accord avec le rythme du soufflet de la forge, offrait une énergie nouvelle, et à mesure que le feu reprenait, elle aussi se réveillait et se nourrissait de sa chaleur grandissante.*

*Réchauffée dans tout son corps, elle pouvait alors passer le balai méthodiquement pour ne laisser*

*aucune trace de la journée et permettre au lendemain d'être un jour nouveau.*

*Jeanne comprit très vite que sa vie entière dépendrait de cette relation au feu et à la forge. Les jours où son père ne travaillait pas à l'atelier étaient pour elle un enfer.*

*La journée lui semblait interminable et elle se sentait infiniment vide et froide. Pourtant, à mesure qu'elle grandissait, elle sentait en elle une petite pointe de feu bien installée, ancrée dans son être le plus profond. Elle comprit que le feu dont elle prenait soin l'habiterait à tout jamais et serait sa force, son don.*

*Elle n'avait alors qu'à ouvrir les mains pour sentir la chaleur et l'énergie se déplacer de l'une à l'autre. Elle n'avait qu'à ouvrir les*

*lèvres et souffler doucement pour refroidir cette douce brûlure.*

*Un jour son père rentra précipitamment à la maison ; pourtant habitué au feu et à ses morsures, cette fois-ci le mal paraissait plus sérieux et si douloureux qu'il jugea bon venir chercher un baume dans la petite boîte à remèdes rangée sur l'étagère, au-dessus du garde-manger.*

*Jeanne, qui le suivait des yeux, se leva prestement avant qu'il n'ait ouvert la boîte et lui prit la main... comme guidée par une force mystérieuse et sans pouvoir se l'expliquer, la voilà qui souffle doucement sur les doigts meurtris de brûlures.*

*Son père tenta aussitôt de dégager sa main, mais une sensation de*

*fraîcheur immédiate le saisit et il s'abandonna au souffle guérisseur de sa fille chérie.*

*Non seulement la douleur avait disparu, mais la peau brûlée n'était plus que légèrement rouge et retrouvait très vite sa souplesse.*

*Tous deux n'en revenaient pas. Jeanne la première, si ravie d'avoir soulagé son père mais si étonnée de ce qu'elle venait d'accomplir. Pourtant, à ce moment précis, une force indescriptible mais familière l'avait poussée à se lever et à agir.*

*Son père ne parvint pas plus à expliquer ce que sa fille venait d'accomplir. En son fort intérieur il n'était d'ailleurs pas très certain de le vouloir, mais il se souvenait des délicieux baisers guérisseurs que sa grand-mère lui faisait lorsque petit enfant il s'écorchait. Il avait*

*ressentit la même sensation dans le souffle de Jeanne sur sa main.*

*Il lui raconta alors comment cette grand-mère fascinait le village entier en le guérissant de toutes sortes de maux. Elle était pour beaucoup « la toucheuse de feu ».*

*Ces mots faisaient résonance dans tout le corps de Jeanne. Comme si, enfin, tout prenait un sens... elle pouvait dompter ce feu qui l'habitait elle aussi et qui la fascinait tant.*

*Son attirance pour lui était donc quelque chose d'inscrit en elle, de gravé dans son histoire et finalement une continuité de vie.*

*À elle maintenant d'utiliser ce don du mieux qu'elle pourrait.*

*Elle se sentait unique et en même temps si quelconque... elle, la fille du forgeron.*

*Les années passèrent ; dans le village Jeanne était connue de tous comme une jeune femme douce et serviable, ce qu'on savait de son don se chuchotait à voix basse. Comme si le fait d'en parler haut et fort pouvait faire venir le Diable !*

*Jeanne se sentait vivante et habitée d'une force extraordinaire. Sans pouvoir se l'expliquer, elle aimait soigner toute créature en détresse ou souffrante. Les animaux, les plantes que ses mains rencontraient guérissaient de leurs blessures rapidement. Il lui suffisait de les frôler, de fermer les yeux et de laisser venir en elle toujours le même rituel.*

*Son corps n'était qu'énergie brûlante. Dans sa tête résonnaient des mots venus d'ailleurs. Elle ne les*

*avait jamais entendus autrement que dans ces instants-là. Elle ne pouvait en comprendre leur sens exact, mais à chaque fois ils s'imposaient à elle, comme une formule magique sortie d'un vieux grimoire.*

*Alors elle étendait les mains sur le mal à soigner et se laissait envahir par les mots, par le feu... et par le mal qu'il fallait toucher.*

*Elle sentait alors en elle le combat commencer. Elle devait donner de cette énergie de vie mais aussi prendre le plus mauvais et ne surtout pas le garder en elle.*

*Elle comprit vite qu'après chaque « soin » il lui fallait se retrouver seule et souffler en expirant très fort pour laisser sortir de son corps tout le mauvais, le douloureux, la souffrance que ses mains avaient*

*extirpés. Chasser tout ce qui ne devait plus être.*

*Plus le temps passait, plus cela devenait facile. La vie s'écoulait lentement au rythme des saisons et la forge, gardienne du feu, était l'âme de cette maison.*

*Jeanne aidait du mieux qu'elle pouvait son père et s'affairait à la maison. Elle en connaissait chaque recoin et connaissait la place de chaque objet. Aussi tout était soigneusement rangé et disposé. L'équilibre était là.*

*Les pièces sagement meublées et décorées étaient accueillantes de simplicité. La grande table de la salle à manger, recouverte d'une épaisse nappe, ne servait pas souvent, mais elle était témoin de*

*ces repas familiaux ou amicaux, interminables et animés.*

*Jeanne et son père adoraient ces instants de convivialité, de partage. Elle sentait alors les murs vivre autour d'elle et se sentait en totale sécurité. À jamais.*

*Cependant, elle ne pouvait maintenant plus se mentir en voyant le dos de son père de plus en plus courbé. Ses gestes pourtant si sûrs se faisaient tremblants et moins précis. Le temps qu'il passait à la forge lui paraissait moins long et les clients se faisaient plus rares...*

*Bien sûr il pouvait compter sur Alexandre, un gars du village, pour venir l'aider de temps à autres. Jeanne lui en était tellement reconnaissante. Elle l'aimait bien et le connaissait depuis son plus jeune âge. Comme son père, il connaissait*

*parfaitement le travail de la forge et permettait au vieil homme de continuer à exister. Il le soulageait dans les tâches les plus douloureuses et fatigantes que ce métier passion exigeait. Bien que plus jeune, Alexandre connaissait déjà tous les gestes du forgeron et en avait la carrure.*

*Tout comme elle, il aimait ce rapport avec le feu et s'étonnait toujours après toutes ces années de voir une femme aussi passionnée que Jeanne.*

*Il se sentait chez lui à la forge et y passait de plus en plus de temps.*

*Le vieux Père déclinait, et tout naturellement, tout doucement, comme la braise qui lentement perd de son éclat jusqu'à s'éteindre, le*

*voilà maintenant cloué sur son fauteuil à regarder passer le temps... celui qui reste.*

*Un matin d'octobre, après une nuit agitée, Jeanne se leva en se levant que ce jour serait différent. La maison était endormie et silencieuse. Le cœur battant fort dans sa poitrine, elle enfila sa robe de chambre et ses pantoufles et se dirigea vers la chambre de son père. Ce dernier ne se réveillerait plus. Il reposait, là, dans ce lit, endormi pour toujours. Jeanne prit une chaise et l'installa tout à côté de lui. Elle voulait ressentir tout au fond d'elle ce qui doucement la quittait. Elle posa sa joue tout contre la sienne... l'énergie de vie n'était plus là... sa peau était pourtant si douce, si tendre. Alors elle pensait à tous ces moments de bonheur, d'amour*

*partagés avec celui qui représentait tant pour elle. Elle se disait que rien ne serait jamais pareil désormais. Elle voulait suspendre cet instant et se perdre dans ses pensées qui donnaient encore vie à cet homme tant aimé.*

*C'est la main d'Alexandre sur son épaule qui la tira de sa torpeur... en entrant dans la maison, ce matin-là, il comprit vite lui aussi que rien ne serait jamais pareil. Elle devait pourtant se lever et vivre cette journée qui commençait comme une autre page de sa vie.*

*La première chose qu'elle fit en quittant à regret la chambre fut de se rendre à l'atelier, pour allumer le feu dans la cheminée. Il le fallait, c'était une évidence. Comment pouvait-il en être autrement... son*

*énergie, sa chaleur, sa lumière seraient autant de réconfort pour son cœur meurtri et douloureux.*

*Jamais le feu n'a pris aussi vite que ce matin-là. Les flammes dansaient avec une vigueur et une intensité telles que Jeanne se sentit rapidement envahie et habitée ; elles semblaient lui dire que tout commençait là... immédiatement. Les battements de son cœur s'accordaient au crépitement du feu, elle laissait les larmes couler sur ses joues comme pour apaiser l'émotion qui la dévorait. Alors, comme tous les jours, elle prit le balai et se mit à le passer pour nettoyer l'invisible de ce moment ; le geste était sûr et accompagnait le doux ronronnement familier de l'âtre.*

*C'est Alexandre encore une fois qui interrompt cette étrange chorégraphie... il fallait retourner à la dure réalité de cette journée particulière et accomplir tout ce qui allait avec. Alors Jeanne accepta de se laisser guider par cet homme du quotidien de son père, qui devint alors l'homme présent pour elle.*

*Elle n'avait jamais remarqué combien il savait être attentionné et combien sa présence pouvait lui faire du bien.*

*Quand il était là pour seconder son père, elle les laissait souvent « entre hommes » et ne se mêlait guère de leurs affaires !*

*A partir de ce matin d'octobre, Alexandre remplit peu à peu l'espace de cette maison orpheline de père... et dans le cœur de Jeanne.*

*À son grand soulagement il avait accepté de continuer à forger... la forge continuerait à vivre par ses mains. Il venait travailler, connaissant bien les clients, et il se savait apprécié d'eux.*

J'adorais la regarder boire sa tasse de thé... ses gestes étaient si gracieux... le décor peint sur la porcelaine semblait s'animer à chaque fois qu'elle l'approchait de ses lèvres roses.

La douce vapeur qui s'échappait l'invitait à se plonger dans ses souvenirs.

Alors elle parlait, racontait ce que je savais déjà mais que pour rien au monde je n'aurais manqué d'écouter à nouveau.

Sa voix n'était que douce mélodie, les mots chantaient et l'expression de ses yeux me laissait lire en elle comme dans un livre ouvert.

Le temps qui passait n'avait plus aucune importance, j'étais bien, suspendu à ses lèvres comme à chaque fois qu'elle venait me rendre visite. Il était si facile de me projeter dans le récit de sa vie tant il m'était familier ! Chaque détail raconté, chaque anecdote me transportait un peu plus loin de mon quotidien de solitude.

Je laissais mes pensées vagabonder au gré de ces paroles.

Pourtant, combien de fois ces moments de grâce ont-ils été interrompus et dispersés aussi vite qu'un battement d'aile de papillon ? Parce qu'un bruit extérieur à notre tendre tête-à-tête venait balayer notre intimité, je me retrouvais à nouveau seul... fatigué et fourbu.

Tout était à sa place... la théière, le balais... mais Jeanne s'en était allée, de l'*autre coté*, attendant un autre moment propice pour venir me rendre visite.

Alors je traînais ma vieille carcasse jusqu'à mon fauteuil rouge afin de m'y installer à nouveau et patienter jusqu'à son retour.

Il m'était impossible de savoir si j'attendrais longtemps avant de retrouver Jeanne. Une chose est sûre, à chacune de ses visites mon cœur battait plus fort et je reprenais vie.

Elle aimait me dire combien sa vie auprès d'Alexandre était simple et heureuse au début de leur mariage. Ils étaient travailleurs et les

affaires marchaient bien à la forge. Jeanne aimait toujours autant côtoyer ce feu qui remplissait sa vie depuis sa naissance. Elle aimait dire à son homme que son cœur était une immense braise et que tant que la forge serait là, alors elle aussi serait vivante ! Il savait bien pourtant que sa douce femme aurait aimé câliner un petit être qui leur aurait ressemblé à tous les deux. Mais la vie n'a jamais exaucé ce vœu, le départ de son homme à la guerre ayant compromis ce merveilleux projet.

La voix de Jeanne perdait de ses couleurs quand elle venait à aborder ce moment douloureux de sa vie. Elle qui aimait tant prendre soin des autres ! Comme le feu qui réchauffe, elle s'appliquait à prodiguer ses « soins », comme elle disait. Ses mains et tout son être

étaient guidés pour soulager. Les gens du village n'hésitaient jamais à venir la voir pour conjurer toute sorte de maux physiques ou même psychologiques. Si elle pouvait faire disparaître brûlure, verrue, mauvaise fièvre ou vilaine douleur, il lui était cependant difficile de guérir les douleurs de l'âme et la mélancolie. Mais son sourire et sa gentillesse reconfortaient quoiqu'il en soit.

Ces tendres tête-à-tête avec Jeanne me permettaient de patienter avant de voir à nouveau la porte de la maison s'ouvrir sur celle que tout mon être attendait et qui compte tant pour moi que je l'aurais suivie au bout du monde. Je ne peux vivre sans Lucie.

Je suis arrivé dans cette maison avec elle. C'était, je m'en souviens, un jour de juin. Il faisait beau et chaud, la campagne prenait la couleur dorée des blés mûrissants. Quelques coquelicots bordaient les champs, rappelant que l'été était là. Lucie était si heureuse de me présenter sa maison, affirmant qu'elle était mienne désormais et que je ne pouvais que m'y sentir bien.

Lorsqu'elle a ouvert le portail, je suis resté tout près d'elle. Lentement j'ai avancé, comme pour mieux profiter de ce qui s'offrait à moi.

Une grande cours baignée de soleil et très fleurie m'accueillait et guidait mes pas vers la longère.

Elle tournait autour de moi, tellement heureuse et impatiente de me voir entrer !

Pour trouver ma place, j'ai inspecté chaque recoin, respiré chaque pièce, me faufilant entre les meubles chargés d'histoires et du poids des années.

J'ai tout de suite apprécié ce grand escalier en colimaçon qui menait à l'étage, sous le toit. Elle y avait installé son bureau et un sofa sur lequel j'aimais tant me prélasser et la regarder des heures entières travailler.

Elle aimait elle aussi me voir là, tout près.

Elle me racontait ses recherches littéraires, ses doutes, ses avancées et n'hésitait pas à venir se nicher tout contre moi à la recherche d'inspiration et de tendresse.

Nous coulions là des heures heureuses. Rien ne troublait notre complicité.

Pourtant, un jour de pluie, elle m'avertit qu'elle allait me laisser :  
« Mon Léo, je serai vite de retour... tu me manques déjà... ne t'en fais pas, je te laisse tout ce qu'il te faudra » répétait-elle en refermant la valise de cuir brun.

La voyant enfile son imperméable noir, celui des jours de pluie, je ne pouvais concevoir ni même imaginer ce matin-là qu'elle allait me manquer et ce que son absence, plus longue qu'à l'accoutumée, déclencherait.

Le fait de ne pas la voir ou la sentir près de moi dans une pièce m'était déjà difficilement supportable. Heureusement son parfum

embaumait chaque endroit de la maison et me rappelait qu'elle n'était pas très loin.

Je l'entendais aussi chantonner ou me parler d'une pièce à l'autre et c'était à mes oreilles la plus douce des musiques.

La voir réapparaître et passer une porte me ravissait.

Comment imaginer cette fois-ci que cela en serait autrement ? Qu'elle refermerait la porte en me laissant de l'autre côté, seul. Seul pour une éternité.

Comment comprendre qu'après m'avoir embrassé et étreint elle partirait sans se retourner ?

J'ai écouté le son de ses pas sur les gravillons de la cour... entendu

le portail grincer en s'ouvrant et se refermant sur elle.

Puis ce fut le silence. Je ne sais pas combien de temps je suis resté là, derrière la porte, à guetter le gémissement du portail qui se rouvrirait... et pourtant rien, le néant emplissait la cuisine dans laquelle je me trouvais.

J'ai attendu en vain avant de me résigner à quitter cette pièce. J'ai traversé la salle à manger à la recherche de son parfum. Je suis monté à l'étage par l'escalier en colimaçon et me suis faufilé dans son bureau. Je me suis allongé sur le sofa. J'ai fermé les yeux et espéré qu'en les rouvrant, elle serait là, penchée sur ses livres et qu'elle me sourirait.

Mais ce fut une chaise vide derrière le bureau qui s'offrait à moi à mon réveil. Rien n'avait bougé autour de moi. Seul le bruit que faisait la pluie en tapant sur la fenêtre de toit rythmait les secondes et les minutes qui passaient. Sans elle.

Il fallait bien me rendre à l'évidence, elle n'était pas revenue. J'étais bel et bien seul dans cette grande maison, que j'avais appris à connaître à ses cotés, mais qui d'un seul coup me paraissait étrangère.

Lentement je me suis extirpé du sofa en me dépliant tel un accordéon. Cela me fit réaliser que j'étais là depuis un bon moment.

J'ai descendu l'escalier, et j'ai déambulé dans toutes les pièces,

espérant à chaque franchissement de porte qu'elle serait là.

La maison si gaie d'accoutumée me paraissait si terne maintenant. Les tableaux aux murs avaient perdu de leur éclat et les meubles semblaient comme posés là, endormis.

Je ne pouvais plus le nier, j'étais seul.

Je devais donc apprendre à m'approprier la demeure, à en apprivoiser tout l'espace.

Hormis le sofa du bureau de Lucie, j'aimais particulièrement me prélasser sur un gros fauteuil de velours rouge installé dans la salle à manger, tout près de la fenêtre. Alors, comme à la recherche de sensation, de réconfort, de comblement du manque, je me suis

installé dessus, bien calé et j'ai fermé les yeux.

Ma respiration se fit plus calme, plus régulière, et tout mon corps se détendit muscle après muscle.

Je fus envahi par une étrange sensation de torpeur, entre la veille et le sommeil.

Tout mon être semblait s'enfoncer dans le tissu rouge et pourtant j'avais l'impression d'être léger, si léger, me sentant doucement glisser vers Ailleurs.

Et c'est à ce moment précis que pour la première fois j'ai entendu cette douce mélodie avant de *la* voir apparaître dans le couloir, s'avançant vers moi.

Mais qui était cette femme, d'où venait-elle ?

Elle semblait glisser au dessus du sol tellement son pas était léger ! Malgré l'étonnement procuré par son apparition, je ne ressentais aucune crainte et une douce chaleur m'enveloppait.

Elle souriait, elle chantait... elle était si vivante que tout mon être semblait habité par cette apparition. Elle chassait toute sensation de solitude laissée par le départ de ma tendre Lucie.

Comment cela était-il possible ? Le grand portail n'avait pas grincé, la porte d'entrée ne s'était pas ouverte... les gravillons n'avaient même pas chanté sous des pas et pourtant cette petite femme semblait habiter cette maison et y vivre depuis longtemps.

Tout en m'invitant à la suivre, elle me frôla et je ressentis alors un doux vertige, une brume envahit ma tête en l'espace de quelques secondes et je me surpris à suivre... Jeanne.

Tout semblait parfaitement clair dans ma tête, c'était Jeanne, elle vivait là depuis toujours et à jamais.

Elle m'était tout à coup si familière et je devinais qu'elle faisait partie de cette maison dont elle était la gardienne.

Nous échangeions de longs moments de complicité, nous avions tout le temps... les heures étaient comme suspendues.

Plus question de solitude pour moi, il suffisait de me laisser glisser de *l'autre côté*. Vers cet autre

temps où cette maison avait l'âme de feu et le feu dans l'âme.

Jeanne n'avait jamais pu tout à fait quitter cet endroit, et transformait la solitude du lieu en des instants d'entre deux mondes pour moi.

Elle arrivait dès que Lucie me laissait seul... abandonnant ainsi la demeure sans se douter que j'en devenais le gardien et le passeur d'histoire à chaque fois.

Comment pouvait-elle se douter de cela, elle qui partait si souvent maintenant en prenant soin de refermer la porte de cette demeure, me laissant de l'autre côté... moi qui après tout n'étais qu'un chat.

Remerciements :

Tout particulièrement à ma fille  
Léa, pour sa patience à me relire et  
son avis toujours constructif.

